

sonnel chirurgical, de quelques barbiers, car le barbier était alors un personnage beaucoup plus important qu'il ne l'est aujourd'hui ; il cumulait presque toujours avec sa fonction de raser, celle de saigner, de purger, et même de couper un membre en cas de besoin. Les plus hauts barons n'avaient pas ordinairement d'autre médecin que leur barbier, et l'histoire ne dit pas qu'ils fussent plus maltraités que dans les siècles où nous vivons. La force même et la longévité étaient, à ce qu'il paraît, plus dans les mœurs de ces époques barbares que dans les nôtres. Il est vrai qu'on ne connaissait pas autant de maladies qu'aujourd'hui, qu'on n'avait pas cette admirable et savante nomenclature d'affections morbides, dont chaque jour encore la liste s'allonge ; en sorte que la classification des douleurs de l'espèce humaine étant beaucoup plus simple, le nombre des remèdes l'était encore bien davantage. C'était ainsi qu'un honnête barbier arrivait à faire tout seul et sans encombre ce qui embarrasse aujourd'hui plusieurs académies. Heureux temps ! Les médecins ont-ils crû en raison du nombre des maladies ; ou les maladies ont-elles crû en raison du nombre des médecins ?

C'était donc un barbier que cherchait ce brave Cuthbert ; et, malheureusement, il n'était pas aisé d'en trouver un. Le rasoir n'avait pas mal de besoin dans ce pêle-mêle de mourants et de blessés. Ici, une saignée à pratiquer ; là, une jambe à abattre. Beaucoup de seigneurs avaient besoin de barbiers pour leur propre service, et il n'y avait pas, ou il n'y avait que peu de barbiers au service du public. Le bon écuyer gémissait de cette pénurie d'hommes de l'art, et se désespérait, pour ainsi dire, sur le compte de son ami, quand enfin il aperçut son noble maître, le duc de Carinthie, auquel il alla conter sa peine. Laissons-le plaider sa cause, et rentrons dans la tente.

Raoul avait été pris d'un sommeil d'épuisement et de lassitude, au moment où il songeait à la France, à Louville, à sa fiancée. La tente, ou plutôt le lambeau de toile qui l'abritait, n'empêchait pas l'air frais du soir, et même les rayons de la lune, de pénétrer jusqu'à lui. Seul, en ce moment, délaissé de tout secours humain, il dormait paisible, sous les ailes de la Providence, fier d'avoir contribué au succès de la journée, heureux d'avoir rempli son devoir. Un léger bruit l'ayant tiré de son sommeil, il vit, au clair de la lune, une ombre debout ; mais le poids qui pesait sur son cerveau malade le fit bientôt retomber dans sa torpeur. Il arrive, après certaines secousses, à la suite de certains épuisements, un état de langueur tel que l'âme n'a plus même l'instinct de la conservation. Cette ombre avait passé comme une vision devant ses paupières alourdies, et notre jeune héros ne s'était pas même demandé si c'était là une réalité ou un rêve. Il dormait, il ronflait, il soupirait, étranger à tout ce qui se passait au monde, et placé sur cette limite extrême où la vie se distingue à peine de la mort.

Cependant un mouvement plus fort, et la pointe même de la douleur le rappelèrent à lui. Rendu à l'u-

sage de ses sens, il s'aperçut qu'une main charitable soignait sa plaie, en extrayait le sang corrompu, la lavait, la fomentait, y appliquait quelque chose et l'enveloppait d'un appareil. A la souffrance aiguë d'un moment succéda bientôt un calme sensible, puis le besoin du sommeil. Il semblait même au jeune malade qu'on lui introduisait dans la bouche une liqueur âcre au goût, dont quelques gouttes descendirent dans sa poitrine ; mais il n'aurait pu assurer s'il avait réellement éprouvé tout cela, ou si son imagination seule en avait fait les frais. Une heure après, il sortit enfin de sa torpeur ; il s'éveilla : le spectre avait disparu ; la lune seule visitait encore sa tente, et le tumulte du camp avait fait place à une sorte de repos.

Quand Cuthbert rentra, il amenait avec lui le barbier du propre frère de l'empereur, Henri de Bavière. Disons, pour l'honneur de l'art, que celui-ci s'élevait d'un degré au-dessus du commun de ses confrères. On lui attribuait des connaissances merveilleuses. Un moine de Fulde lui avait, disait-on, communiqué de précieuses découvertes. Depuis vingt ans qu'il habitait la cour de Bavière, on citait des cures étonnantes dues à l'emploi de ses remèdes inconnus. Il avait fallu toute l'éloquence et tout le crédit du vieux Cuthbert, pour obtenir un homme aussi important, dans des circonstances pareilles.

— Eh bien ! mon garçon, prenez-vous patience ? Voici l'homme qu'il nous faut, le savant Ropartz, le fils du Tout-Puissant, comme l'appelle son noble maître, le prince Henri. J'espère que Dieu ne vous abandonne pas. Je serai bien trompé si ce savant médecin ne guérit pas radicalement votre plaie, et en peu de temps, j'en suis sûr. Et, vraiment, il n'y a pas de moment à perdre ; on ne restera ici qu'un jour ou deux, et il faut que vous soyez dispos pour nous suivre.

Mais grand fut l'étonnement de l'écuyer quand il vit l'appareil posé sur la plaie, et le médecin lui-même admirer l'art avec lequel il était appliqué.

— C'est un temps précieux que celui que tu m'as fait perdre, Cuthbert, dit Ropartz après avoir attentivement examiné l'état du malade ; vingt blessés m'attendent, pendant que je rends visite à un homme qui n'en a pas besoin. Tout est ici pour le mieux : le pouls est bon, le teint est clair, l'œil serein ; ce n'est plus une plaie, c'est une cicatrice ; ce n'est plus une maladie, mais une convalescence. Quels mensonges m'enfilais-tu tout le long du chemin ?

— Je vous proteste, savant Ropartz, que je regarde ceci comme un miracle. A moins que quelqu'un des docteurs de l'art, à qui j'ai parlé en passant, n'ait pris mes prières en considération. Peut-être que Strinherz...

— Dans toute sa vie, Cuthbert, Strinherz n'aurait pu apprendre à poser un appareil comme celui-là.

— Alors Brennen le moine...

— Le bras serait déjà abattu, et ton ami mort.

— Ce serait donc le barbier du comte Archambaud ?

— Il babillerait encore, émettrait tous les jurons possibles, et invoquerait tous les saints du paradis